

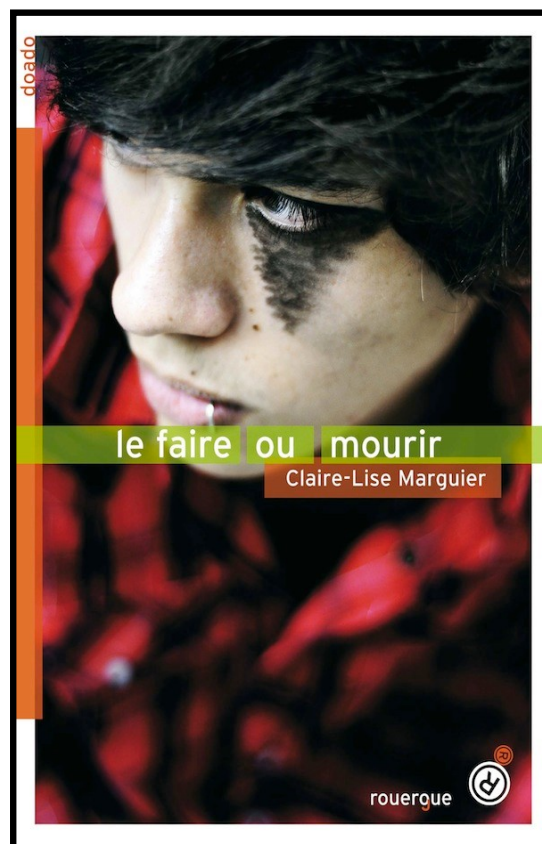
Claire Lise Marguier

Le faire ou mourir

Edition Rouergue, collection doado

Lecture musicale

Thomas Baelde / Sophie Boulanger / Benjamin Collier



« Vus de l'extérieur, ils faisaient plutôt peur, ceux de la bande à Samy, avec leur coupe de cheveux étranges, leurs vêtements noirs, leurs percings... Mais le jour où les skateurs s'en sont pris au nouveau du collège, Dam, avec son physique de frite molle, c'est Samy qui s'est interposé et lui a sauvé la mise. Et c'est comme ça qu'ils se sont rencontrés et que l'histoire a commencé. Samy a essuyé le sang qui coulait de la tempe de Dam, avec sa manche noire. C'était la première fois que quelqu'un le touchait avec autant de douceur... »

Contacts

Sophie Boulanger : 06 13 82 69 84 - Thomas Baelde : 06 70 18 28 64

L'histoire

Le faire ou mourir est le premier roman de Claire Lise Marguier. Au départ c'est la fusillade de Winnenden (Allemagne) qui marque l'auteur : le matin du 11 mars 2009, Tim Kretschmer se rend armé dans le collège Albertville-Realschule – école qu'il a fréquentée jusqu'à l'été 2008. Il ouvre le feu, tue quinze personnes et se suicide.

Marquée par ce drame, Claire Lise Marguier se questionne sur les circonstances qui avaient pu mener Tim à une telle extrémité. Elle crée alors ce personnage de Damien.

Damien est un garçon trop sensible, méprisé par ses copains de classe depuis toujours et incompris de ses parents. Dès l'arrivée dans son nouveau collège, il se retrouve par miracle sous la protection de la bande de gothiques et de son leader, Samy, un garçon lumineux, intelligent et doux, en dépit de son look radical. Damien devient Dam, adopte piercings et vêtements noirs et, surtout, trouve auprès de Samy un véritable ami. Peut-être plus, au point de déclencher des représailles chez son père, contre ses « mauvaises fréquentations ».

Au fil des pages, le lecteur découvre la profondeur de la souffrance de Dam : depuis longtemps il a pris l'habitude de se scarifier les cuisses, parce qu'il est incapable d'exprimer sa souffrance et sa solitude. Car Dam a peur, de tout le monde et surtout de lui-même. Samy, à l'inverse, est un garçon bien dans sa tête et dans son corps, et sait dire très naturellement son attirance pour Dam. Résistant à la colère paternelle, Dam retrouve Samy en cachette. L'amour entre les deux garçons est si puissant qu'on pourrait espérer qu'il libère Dam de sa souffrance...

« Les mots il faudrait les inventer parce qu'il en existe pas pour décrire des sensations aussi compliquées, avec des sentiments qui se mélangent tellement que tu sais plus si c'est bon ou si ça fait peur, si tu as honte ou envie, s'il faut s'arrêter ou continuer pour survivre. Parce que c'était ça l'enjeu, on aurait dit que plus que tout c'était une question de survie. »

Le projet

Ce projet est initié par deux comédiens, Thomas Baelde et Sophie Boulanger. Séduits par le style de l'auteur et la force du texte de Claire-Lise Marguier, touchés par les thématiques évoqués par le récit (la quête de l'identité, l'exclusion, le harcèlement moral, l'incapacité à être, et à dire qui on est, l'auto-destruction), ils décident d'adapter le roman en lecture musicale. Une lecture engagée, rock, impulsive.

Le faire ou mourir est un roman dur, dans lequel l'auteur évoque toute la brutalité et la violence rencontrée entre 12 et 18 ans. A ces âges fragiles, les fondements même de notre identité s'établissent. On ne peut plus se réfugier dans les rêves de l'enfance, et au collège la confrontation avec les camarades de classe peut être difficile. Il faut s'intégrer, parfois à tout prix et pour cela changer – en accord ou non avec ses principes – s'affirmer, se confronter à l'autorité, adopter un comportement et des codes nouveaux.

C'est un âge tumultueux, pendant lequel on découvre pour la première fois l'intensité des sentiments : joie, amour, passion, haine, construction, déconstruction. C'est un âge cyclotomique où l'envie de vivre succède au désespoir le plus profond.

Si le roman de Claire-Lise Marguier a un tel succès chez les adolescents, c'est qu'il est à cette image. Dans la droite ligne de *l'Herbe Bleue* de Boris Vian, ou de *Moi Christiane F, droguée, prostituée*, de Kai Hermann et Horst Rieck, c'est un roman à la première personne, cathartique. On y partage les interrogations, les angoisses du narrateur ; on suit progressivement sa chute.

Dans *Le Faire ou mourir*, deux issues sont possibles, deux fins sont écrites. L'explosion de violence et de mort côtoient l'envie furieuse de vivre ; le désastre côtoie la réussite. Parce que parfois il suffit d'un petit événement pour nous ouvrir les yeux.

Le texte, par cette construction, incite au débat. Il met des mots sur les angoisses ressenties à cet âge. De la même manière, cette lecture propose de se terminer sur une discussion permettant au public d'aller plus loin avec le ou les intervenants choisis.

Ce qu'en dit la presse :

Puissant et réaliste ! – critiques libres

Equipe

Equipe :

Adaptation/ Interprétation : Thomas Baelde, Sophie Boulanger

Musique : Benjamin Collier

Lumière : Mélanie Sainz Fernandez, Thomas Baelde

Durée : 45 minutes – possibilité de faire suivre la lecture d'un débat

Remerciements : Maison folie Wazemmes

Annexe

Interview de Claire Lise Marguier In cold Blog



Comment est né *Le faire ou mourir* ?

Ce roman est né de façon fortuite. J'écris depuis très longtemps, mais pour moi uniquement, sans aucune intention de me faire publier un jour. Ça a commencé comme souvent, par des poèmes, des journaux intimes, de lettres à des amis imaginaires... quand j'étais adolescente. J'ai toujours écrit en fait. Je n'ai fait de pause que quand je me suis mariée et à la naissance de mon enfant.

Parmi tous mes textes, j'ai entamé l'écriture d'une trilogie *fantasy*. Je ne suis pas spécialiste du genre, c'est *Harry Potter* qui m'a donné envie d'explorer cet univers. Par le biais de la magie, je voulais pousser mes personnages à s'engager pour des causes intimes, les amener à se poser des questions existentielles.

Je venais de boucler le tome 1 et j'avais envie d'écrire quelque chose qui soit plus proche de la réalité. Et il y a eu ce **fait divers**, en Allemagne, où un jeune homme a abattu plusieurs élèves de son lycée avant de retourner l'arme contre lui.

J'ai été choquée par ce drame mais aussi par les commentaires de mon entourage sur l'affaire qui jugeaient le tueur sans même rien savoir sur lui ou sur les circonstances qui avaient pu le mener à une telle extrémité (certains de ces jugements à l'emporte-pièce figurent dans le livre). J'ai donc décidé de revisiter les six mois qui ont précédé cette tragédie, de me mettre dans la peau de ce garçon, et d'essayer de comprendre ses motivations.

Je n'ai pas cherché à en savoir plus sur le fait divers, à me documenter sur les faits. Je suis partie directement de l'information brute pour inventer tout le reste. J'ai commencé par écrire le passage de la tuerie, qui est en fait la fin du livre, puis j'ai écrit le reste de l'histoire par morceaux, comme je le fais toujours, pour finir par raccrocher les wagons.

Passer du monde de la *fantasy* au monde réel ne vous a pas été difficile ?

Non, je passe d'un univers à l'autre à chacun de mes textes. J'aime changer de style, d'écriture. J'ai écrit *Le faire ou mourir* en trois semaines.

Et cette fois-ci, il s'est passé quelque chose quand j'écrivais : c'est le personnage qui s'est écrit, plus que moi je ne l'ai écrit. En *fantasy*, j'emmène les personnages là où je veux qu'ils aillent, je suis demiurge. Mais avec Dam, pas du tout. Je l'emmenais dans une direction et il ne réagissait pas du tout comme je l'avais prévu, ni comme je l'entendais.

Ça a été quelque chose de très impulsif, de très intense, qui est sorti de moi. De très éprouvant, aussi. Le texte était tendu jusque sa fin, les moments de frustration alternaient avec les moments de bien-être jusqu'à l'issue finale.

Cette fin, on peut l'interpréter de deux façons : soit le carnage n'a été que le fruit de l'imagination de Dam, soit il a réellement eu lieu et Dam, au moment de mourir, imagine ce qu'aurait été sa vie s'il n'était pas passé à l'acte. Était-ce intentionnel ? Ai-je raison de penser que vous ne vous êtes pas résolue à clore votre roman sur une note aussi noire ?

Une fois terminé, j'ai rangé le texte avec les autres, pour passer à autre chose. Mais pendant quinze jours, ça n'a pas arrêté de m'obséder. Quelque chose me dérangeait. Plus j'y pensais, plus je me disais que ce n'était pas possible que l'histoire finisse comme ça. Une nuit, n'en pouvant plus, je me suis relevée et j'ai écrit la suite.

Aujourd'hui, il m'est impossible de choisir entre les deux fins, de dire laquelle est la plus légitime. Pour moi, l'une sans l'autre n'a pas de sens.

Pourquoi avoir choisi de parler de la scarification ?

C'est le fait divers tel que je l'ai fantasmé, il n'y avait rien de tout ça dans la réalité. La scarification est un thème que je ne connaissais pas, sur lequel il a fallu que je me documente pour être sûre de ne

pas raconter de bêtises. Cela m'a semblé correspondre à ce que je voulais représenter, ce malaise intérieur qui ne peut être exprimé, ce soulagement qu'on ne ressent que par le sang qui s'échappe du corps.

Dam se retrouve seul avec son mal-être. Personne, à l'école ou chez lui à la maison, ne fait attention à lui, s'intéresse de savoir s'il va bien. Et en même temps, lui ne demande pas d'aide. Alors oui, on pourrait critiquer l'attitude de la famille. Mais finalement, combien y en a-t-il des familles comme celle-là, où chacun vit l'un près de l'autre sans réellement communiquer ? Et à la fois, je ne voulais pas tomber dans le travers de la condamnation facile, dire « c'est de la faute à l'école, aux parents », même si on ne peut nier que le père est très toxique pour l'ado.

Il ne s'agissait pas pour moi de donner des excuses à Dam mais d'essayer de le comprendre, de lui trouver des circonstances atténuantes et de les exposer. Je ne cherche pas à défendre des idées, mais à ouvrir des portes grâce à l'écriture, d'amener le lecteur à se poser des questions sans lui apporter de réponse.

Dam n'est pas homosexuel, il est amoureux d'un garçon. La nuance est fondamentale. Pourquoi avoir choisi de parler d'homosexualité ainsi ? Et pourquoi avoir parlé d'homosexualité tout court ?

Comme vous avez pu le constater à la lecture des citations placées en exergue du roman, je suis fan du groupe Indochine. Au départ, le gothique n'est pas du tout dans ma culture, ni dans mon éducation. Les textes de Nicola Sirkis m'ont touchée et depuis je suis une fan inconditionnelle. En fait, j'ai découvert Indochine très tard, en 2009, avec *Alice et June*.

Pour les textes de cet album, Nicola s'est inspiré du suicide de Clémence et Noémie, deux amies qui ont sauté ensemble d'une falaise près de Calais. C'est un album noir, centré autour de cette forte amitié, cet amour presque, entre ces deux adolescentes.

Cela correspondait exactement à la tonalité que je voulais donner à mon roman. Dam ne tombe pas amoureux d'un garçon. Il tombe amoureux de la première personne qui s'intéresse vraiment à lui et qui prend soin de lui. Il s'avère que c'est Samy.

Le gang des skateurs excepté, les jeunes lycéen(ne)s sont très tolérants et se montrent bienveillants envers Dam et Samy. Je n'ai pas le sentiment que le quotidien des jeunes homos soit si rose au lycée ?

Peut-être. J'ai demandé depuis à mon frère comment ça se passait dans son lycée et d'après ce qu'il m'a dit, il semble effectivement que les élèves soient beaucoup moins tolérants.

Si l'acceptation des différences, le mal-être adolescent, les difficultés à communiquer avec les adultes sont des thèmes volontiers traités en littérature jeunesse d'autres, plus graves, abordés dans votre roman le sont rarement. À l'origine, destiniez-vous ce roman spécifiquement à un jeune public ?

À dire vrai, je ne me suis même jamais posé la question. Le Rouergue non plus, apparemment. Je suis heureuse que *Le faire ou mourir* soit édité chez eux, car ils sont moins frileux sur les thèmes qu'on peut traiter en littérature jeunesse. D'ailleurs, quand il a été question de publier le manuscrit, il n'y a eu aucune retouche, à part deux-trois mots, ici ou là.

Depuis la sortie du livre, j'ai participé à quelques rencontres scolaires et j'ai été très surprise que certains élèves aient été choqués par tout ce qui touche au sang. Quand on voit l'engouement pour des séries style *Twilight* ou certains jeux vidéo...

Évidemment, la scène finale les interpelle aussi. Des élèves m'ont dit que ce n'était pas crédible, que ça ne pouvait se passer comme ça. C'est assez amusant car dans le livre, c'est la seule partie qui soit directement tirée de la réalité du fait-divers.

Quelles étaient vos réticences avant que vous ne vous décidiez de l'envoyer à un éditeur ?

C'est mon amie Ophélie, qui comme moi est fan d'Indochine, qui m'a poussée à envoyer mon texte à des éditeurs. Franchement, je n'y croyais pas. J'avais de grands doutes sur la qualité du texte, je trouvais le style simpliste et pas assez bon pour être publié.

Mais comme Ophélie n'arrêtait pas de me relancer à ce sujet, j'ai fini par céder. J'ai pris la liste des éditeurs en commençant par la fin. J'ai sélectionné trois maisons en me disant que si ça ne marchait pas avec l'une des trois, ça ne marcherait pas mieux si j'envoyais le manuscrit à un plus grand nombre. Mais au moins, j'aurais fait la démarche de le proposer et Ophélie ne pourrait plus me tanner avec ça !

Je n'y croyais tellement pas que je n'ai même pas joint de numéro de téléphone ou d'adresse e-mail au manuscrit. Seulement mon adresse postale au dos de l'enveloppe. Quinze jours plus tard, je recevais une lettre de Sylvie Gracia me disant qu'elle avait été très emballée et me demandant de la contacter au plus vite.

Qu'est-ce que la publication de ce roman a changé dans votre vie personnelle et professionnelle ?

À part une pression monstrueuse, pas grand-chose ! Je dirais qu'aujourd'hui l'écriture ne m'occupe pas plus qu'avant mais différemment. Quand j'écris, j'ai toujours un peu une arrière-pensée. Je n'ai

pas envie d'être cantonnée « auteur jeunesse », spécialiste de l'adolescence. Si la publication de **Le faire ou mourir** m'a donné un peu plus confiance en moi, j'ai aussi peur de ne pas être capable de faire mieux, de ne plus être dans la spontanéité, l'impulsion.

D'un point de vue personnel, j'avais peur des réactions de ma famille vis-à-vis de ce livre. Je viens d'une famille très traditionnelle, j'ai suivi ma scolarité dans un établissement catholique... Mais, mes parents l'ont aimé et sont fiers de moi. En revanche, ils ont dû gérer les réactions hostiles de certaines de leurs relations.

De manière générale, le roman est bien accueilli. Je suis très contente de la façon dont fonctionne le bouche-à-oreille. Pour le moment, j'ai surtout des retours d'adultes qui l'ont lu et le recommandent ensuite à leurs enfants, à leurs élèves... ça fait boule de neige. Les avis d'ados devraient arriver un peu plus tard. On m'a dit qu'il ne fallait pas, mais je regarde ce qu'on dit du roman sur Internet, je guette les critiques négatives. J'ai de la chance, jusqu'à présent, je ne suis encore tombée sur aucune.

La musique semble tenir une place importante dans votre vie. Pouvez-vous nous parler de vos rapports à la musique, de vos goûts en la matière ?

J'ai évoqué tout à l'heure Indochine mais je dois avouer que je ne suis pas très calée, question musique. Chez mes parents, il n'y avait pas de radio alors j'ai dû faire mon éducation musicale par moi-même, bien plus tard.

En général, j'ai une préférence pour les artistes français -l'anglais ne me parle pas vraiment- et pour les chansons à textes car ce sont les textes qui me touchent avant tout, avant la musique. Mais j'écoute aussi bien Renan Luce, que Shaka Ponk ou Agnes Obel.

Quels sont les auteurs qui vous sont chers ?

C'est une question que l'on me pose souvent depuis que je vais dans les salons du livre. J'ai honte de le dire, mais je lis peu et au compte-goutte. Je considère le livre comme un piège. Quand je suis absorbée dans un livre, je n'ai plus assez de temps ensuite pour écrire ou faire autre chose. J'aime beaucoup la poésie. Je redécouvre aujourd'hui des classiques comme Verlaine ou Baudelaire dont j'avais gardé un mauvais souvenir d'école. Je suis en train de lire un recueil de poèmes de Valérie Rouzeau qui est un auteur que j'aime énormément.

Sur quel projet travaillez-vous en ce moment ?

Actuellement, j'ai un manuscrit à l'étude chez le directeur littéraire d'Actes Sud qui pourrait éventuellement paraître, s'il est accepté, au Rouergue, dans la collection La Brune. Il y est question de personnages qui entretiennent une relation ambiguë, très forte. Une sorte de huis clos intime placé sous le signe du syndrome de Stockholm.

Sinon, je reprends l'écriture de ma trilogie *fantasy* de temps en temps, entre deux productions. Mais j'ai un peu de mal à m'y remettre. Aujourd'hui, avec le recul, je m'aperçois qu'on trouve dans le tome 1 les prémices des deux personnages de **Le faire ou mourir**. Sous des formes très différentes, bien sûr, mais il y a certaines similitudes troublantes.

En ce moment, une histoire me trotte dans la tête, une histoire d'amour entre un frère et une sœur. On va dire que c'est encore un thème sombre, pas loin du tabou. Je pense que c'est pour moi une façon de casser les chaînes de mon éducation.

J'ai déjà fait plusieurs essais, mais je n'arrive pas à écrire cette histoire d'une façon qui me convienne. Je vais laisser décanter un peu tout ça et y revenir plus tard. Ce qui me freine, c'est tout ce qu'il y a autour de mes deux personnages, je me sens trop contrainte. J'ai toujours du mal avec le décor, l'époque..., ça demande de faire des recherches, d'être documentée et ce n'est pas ce qui m'intéresse. Ça vient interférer avec mes personnages. J'aimerais qu'il n'y ait rien d'autre que mes personnages, leurs questionnements et leurs relations.

Savez-vous ce que sont devenus Dam et Samy ? Envisagez-vous d'y revenir un jour ou les avez-vous laissés définitivement là où ils sont ?

Ces personnages m'ont vampirisée. J'ai eu du mal à les lâcher et en même temps, ça a été une délivrance de les laisser, une fois le texte terminé.

Ce que je sais, c'est que Dam et Samy vivent ensemble, que Dam est dessinateur de BD. Je n'arrive pas à les séparer l'un de l'autre, ils sont tellement complémentaires. Mais je ne pense pas qu'un jour j'écrive une « suite » sur leur vie d'adultes.